

# L'ANCIEN GUIGNOL

JOURNAL POLITIQUE, SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE & ILLUSTRÉ

## DIRECTION

2, Rue du Palais-de-Justice, 2

## ABONNEMENTS

Six mois. Un an.

Lyon et le Rhône..... 6 fr. 12 fr.

Autres départements..... 8 fr. 15 fr.

Etranger, port en sus

Les manuscrits non insérés seront voués  
à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de  
Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des  
idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou  
de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



## RÉDACTION ET ADMINISTRATION

12, rue de la Barre, 12

## VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de  
Journaux.

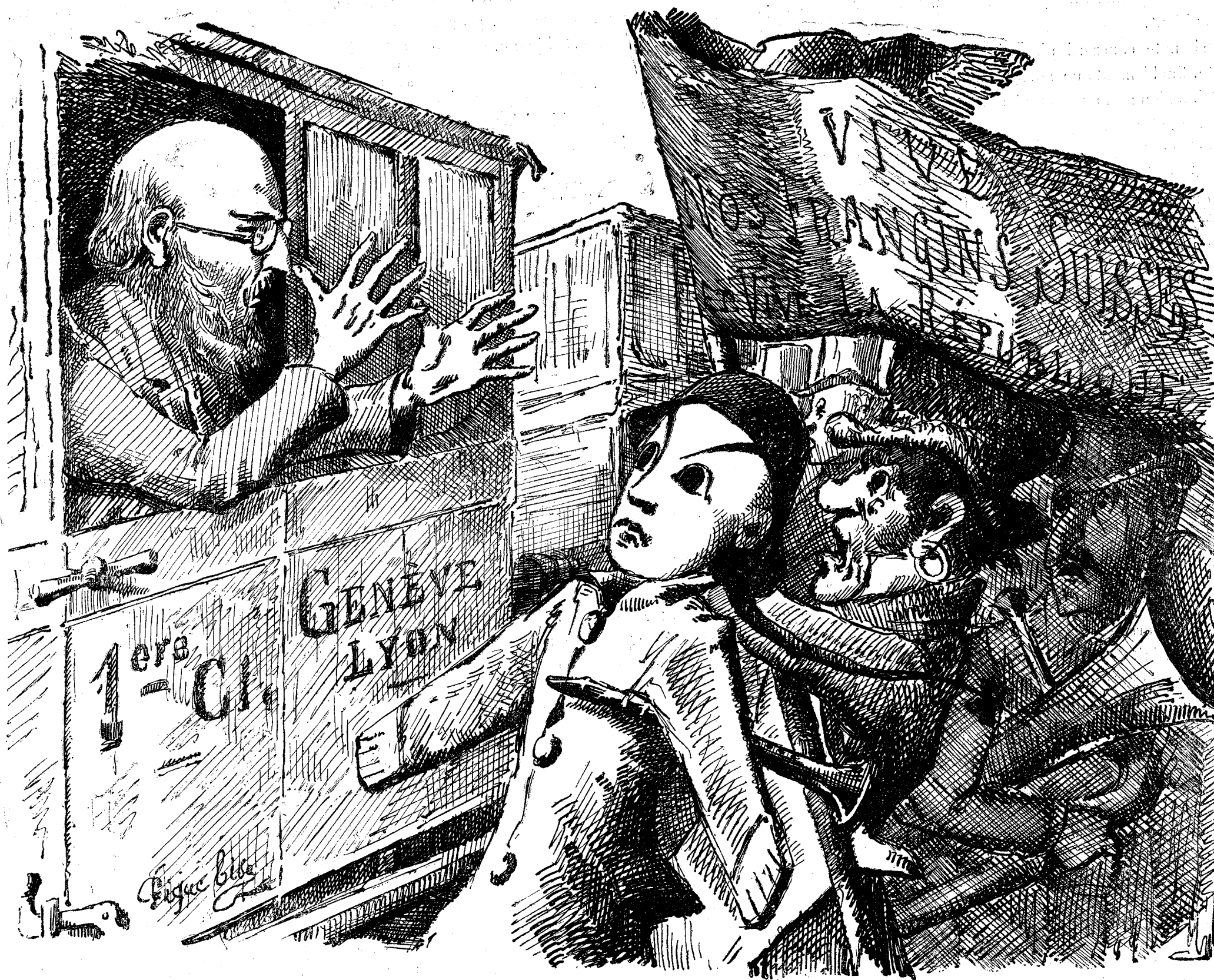
Les ANNONCES sont reçues

à l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de  
Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des  
idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou  
de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

## UN SUISSE QU'ON N'ATTENDAIT PAS



GUIGNOL. — Oh ! nom de nom ! Est-ce que j'ai de picarme aux œils ! Je viens avè ma musique au rencontre de nos frangins de Genève et je vitre rien que ce messieu-là que se fiche de ma figure. Où donc qu'ils sont nos frangins ?

LE MESSIEU. — Ils viendront pas tes frangins, Chignol. J'y a fait dire de pas se déranger, vu que je leur défendais de venir, attendu que te m'as pas demandé la permission à genoux, avec un panaière neuf et de quillottes courtes. T'as de mauvaises habitudes, mon belin, mais je t'y ferai passer. As pas peur.

GNAFRON. — Mais qui donc que c'est çui là que bojasse si fort ?

GUIGNOL. — Te le reconnais d'nc pas ? C'est note commis de ronde. Il est devenu un petit peu maboule, aussi, je vas l'envoyer prendre quelques douches chez Binet. Ça le rafraîchira et il n'inventera plus de gognandises comme aujourd'hui. Nom de nom ! si on le laissait aller, il finirait bien par nous brouiller avè nos meilleurs frangins !

# LE DIVORCE

Belins, belines, Frangins, frangines, ça z'y est. Nous vela chouette, le divorce n'est z'en France. Ha ! enfin nous vons donc pouvoir nous desensorceller et derouller la corde que nous agripe le corgnollon.

On va z'avoir le droit de se marier et se demarier ; que de noces les t'amis, que de fricassées de becs.

Les fenons vont z'être sage comme de z'images, gnaura plus de coucou, vous pensez ben qu'elles n'auront trop la venette qu'on les fiche dihor.

Gnafron n'est z'heureux tout plein, y bèle de joie, y veut absolument aller coquer Naquet à la pinette, et lui demander sa postographie pour la mettre en dessus son pucier, à la place des saints de son paradis. Y trouve que la plus chouette des lois et la plus difficile en France à faire accepter, c'était le divorce, et le mami qu'a z'eu la patience et le toupet de pas se laisser demarcourer est pas un benoit ; aussi faut absolument que Naquet soye le parmier et le plus grand cetoyen des Français.

L'an passé, nous ons mariés un gone de la Croix-Rousse, un canezard qu'était z'un bon mami, avé une eanante petite devideuse qu'était ben si chenuse que le negorciant voulait lui z'y faire une position sociable ; c'est vous dire qu'elle n'avait z'un minois espatrouillant.

Aussi note canezard n'en pinçait dur pour la petiotte, finalement que nous les ons fourrés dans le matrimoniau ; gna pas eu plan de les faire attendre plus longtemps. Le canezard voulait piquer une tête sur le pont Morrand, la petiotte voulait se faire périr avé le charbon ; vous vous imaginez ben les gones que nous ons mieux aimé les ficeler dans le conjongo que de les voir tant souffrir.

Tout n'a bien marché à c'tte noce. Nous étions ben trente, et y en avait pas un que pouvait se tiendre debout, une soulaison mes t'amis, tous morts ; gna falu emporter toute la noce su un brancard et pis leur faire reniffler de z'arcalie. Je vous y rebrique, on pouvait pas faire une noce plus canante.

Nous sons allés coucher la mariée, nous lui ons fait licher la tartine ; le marié n'a bu dans le pot qu'avait z'un œil dans son fond, et pis nous les ons laissés licher leur lune de miel à leur aise.

Au bout de cinq mois, nous sons allés faire payer pot à Gnafron z'et moi à ces jeunes mariés. Nous étions pas encore arrivé su le carré que nous entendons quinquencher le fenon, qu'on aurait dit un petit cayon qu'on écorche ; nous tocquons à la porte, Gnafron se tordait de bosses, y disait : Entend donc c'tte trivaste que note marié alligne à sa colombe, y lui donne pour le sûr une infusion de racines de mortavie et de jus de trique. Pas plus tôt qu'y n'a z'eu entendu le gone, y n'a z'ouvert et nous a sauté au cotivet en nous fesant peter la miaille à toute érinte.

Salutance à vous les t'amis, venez partager mon bonheur ; je vais être pepa, mon fenon n'est en cinq, le merdecin m'a dit que c'était z'un faitnomême que se produisait ; jamais on avait vu ça, au bout de cinq mois accoucher, c'était pus fort que les miracles de Courdes, et y m'a assuré que je serai décoré de la grande légion des honneurs.

Gnafron qu'est toujours une mauvaise langue lui piaule sous le pif : mais que voui, ganache, te seras décoré de la grande confrérie, et pis, vois tu mon belin, la décoraison on peut ben te l'abouler, y en a tant que la porte et que l'on pas tant gagné que toi, t'as raison, va, fais toi secouer de la grande légion des coucous !

Pas putôt qu'y n'a z'eu entendu ce mot, ce pauvre gone n'a fait z'un saut su la tignasse à Gnafron, j'ai

crû qui lui arrachait tout le poil, y se sont chopoté pendant une heure, gna falu que je leur fourre de coups de grollons pour les faire tiendre tranquille, et le marié m'a tout de suite demandé si c'était ben véritable qu'y n'était de la grande confrérie.

Moi, je savais pas trop quoi lui bajaffler, c'est que faut z'être astrologue pour ben si connaître la dedans, faut n'avoir vu la lune dans tous ses quarquiers...

Pour qui prenne pas une remontée de sanque vela ça que je lui ai debobiné :

Mon pauvre vieux frangin, pour le sur te n'as pas encore trop de bois su la courge, voyons, combien gna t'y de temps que t'es dans la piautre du matrimoniau ?

Cinq mois, qui me répond.

Eh ! ben, ganache, t'es pas coucou en plein, pisque y faut neuf mois, te n'es donc coucou que de quatre mois, ça c'est rien, ceusse que le sont toute leur vie faut ben qu'y z'y avalue.

Ma foi, mes pauvres vieux, j'ai cru que mon dernier mement n'avait sigrollé, le marié n'arape un grand cutiau et voulait y pas chatouiller mes boyes avec !

Nom d'une bourrique, c'était que tant que je lui bouche les quinquets avé un poron, y voulait plus me lâcher. J'avais beau lui quinquencher que c'était pas moi y ne voulait rien savoir : coucou de quatre mois, te dis, mille brrique, je veux pas.

Gnafron se tordait sous le ban et lui disait : mon pauvre vieux frangin, comme t'as de veine, gagner la décoraison si vite, être si beau et si jeune, comme t'as du souffrir !...

Enfin, voyons les t'amis, quoi donc que vous arriez fait à ma place et que voulez-vous faire à la place du mari ? gna pas, faut choisir entre la croix et le divorce.

Aussi je vous y assure, le divorce c'est le sauveur du monde.

Vive Naquet ! Vive Naquet !

Je vous petafine le museau et sis pour la vie des vies, votre bozon.

GUIGNOL.

## LA REUNION DU GYMNASSE

RÉFLEXIONS DE GUIGNOL ET DE GNAFRON

GNAFRON. — Nom de nom, te t'aredresses ben tant ! te te détrancannes quasi aussi fier que les chats-moines de Saint-Jean quand ils voient passer un republicain. Quoi donc que te fais prendre de z'airs farauds comme ça ?

GUIGNOL. — Bugnasse ! Je pourrai donc jamais te faire entrer dans la caboche que j'ai de z'occupations à n'en plus finir. Ah ! Guieu de Guieu, si j'avais pas si bonne tête...

GNAFRON. — Quoi donc que te manigances encore ? Ferais-tu pas mieux de finir ta pièce ? Avec ça pleine comme elle est de crapeaux, de fils cassés, de trames tirantes, d'entrebats, enfin quoi, toute bouzillée, si t'en attends des compliments avec de monnaie, te peux ben aller à la douce, t'arriveras encore avant eusses.

GUIGNOL. — Est-ce que j'ai le temps de faire le canezard, maintenant que l'impolitique me prend toute la journée et pis les réunions toute la soirée ? Te t'imagines donc, mon pauvre cavet, qu'on fait marcher la ville de Lyon, la parmière ville du monde, comme que te fais marcher ton tire-pied pour regroller les grolons de messieu le maire ? — J'ai petêtre bouzillé ma pièce, je dis pas l'incontraire, ça n'arregarde que le commis de ronde, mais j'ai mis le nez dedans la question des octrois, et, nom de nom, si te prétends que j'y ai pas rangé suffisamment, c'est que t'es difficile.

GNAFRON. — Où donc ça ? T'as donc fait une Gonfleurance comme le t'ami Lockroy ?

GUIGNOL. — Eh non, vieux biberon, j'ai z'organisé une grande réunion des groupes au Gymnase et il a ben fallu que j'y alle.

GNAFRON. — Et eusses, sont-ils viendus ?

GUIGNOL. — S'ils sont viendus ! mais ils étiont là cent cinquante groupes, t'entends bien, cent cinquante, qu'étiont arreprésentés cheacun par deux délayés. J'avais donné de z'ordres à tout le Conseil menicipal, et ils

auriont mieux aimé se faire crabouiller la paillasse que de pas viendre. Ils z'étiont là, en rang, et que n'en meniont pas large ! Ils trembliont sous l'œil du peuple et sous le regard de Guignol, nom de nom !

GNAFRON. — Il me fait sauter la fège et le gigier, c'tte charrippe de Guignol, quand il me raconte son impolitique ! Et te me dis qu'ils y étiont tous ?

GUIGNOL. — Si y n'en avait manqué un, t'aurais appris, ce matin, dans les papelards journalistiques, qu'il était déjà petafiné de la jaunisse, tant il aurait eu de favette de me voir en colère !

GNAFRON. — Et messieu le Gueuleton aussi ?

GUIGNOL. — Tout le beau parmier avé ses lunettes et tous ses adjoints que lui fesient escorte comme à n'un pot en tas.

GNAFRON. — Cré nom ! en voilà un coup d'œil !

GUIGNOL. — Alors, te comprends, j'ai pas été long à m'expliquer. J'ai dit à messieu Gueuleton : Quoi donc que c'est que ces z'histoires de z'octrois, de taxes, de surtaxes, que j'y vois pas plus clair que dans le compte d'un argent de change ? Rebrique moi un petit peu tout ça et surtout me monte pas le coup ou je te fais faire quinet.

GNAFRON. — Et alorse ?

GUIGNOL. — Alorse, il s'a levé, il s'a mouché, il s'a gratté le cotivet, là où il lui reste trois cheveux, il a tussé et il a commencé de japiller à tenant.

Seulement, quand j'ai vu qu'il entreprenait un tas de z'histoires que me fesient baver, j'y ai dit : Sufficit ; tout ça c'est de z'affaires que m'intéressent pas beaucoup ! Défile moi un petit peu ça que te prétends faire sur la vinasse. Est-ce que te t'imagines que je t'ai nommé maire de Lyon pour faire payer un canon à des pauvres canezards, plus cher que si c'était d'eau de rose ?

GNAFRON. — Ah ! Chignol que t'es donc un gone chouette !

GUIGNOL. — Alors, y m'a vitré d'en dessous ses lunettes et il m'a raconté que la surtaxe, c'était pas lui que l'avait établie, mais que c'était cette guenille de Ducros. Seulement, qu'il pouvait pas l'ôter, vu que il avait besoin de toute c'tte monnaie pour finir les grands travaux qu'il a commencés.

GNAFRON. — Et te t'es laissé couper le filet comme ça par ce cavet ?

GUIGNOL. — Laisse donc ! J'ai dit alors au t'ami Bessières de lui répondre à ma place, vu qu'il est professeur de hautes classes, d'éloquence et de géographie et que c'est son métier de japiller deux heures sans cracher.

Il s'a levé, il a mouché, craché, tussé, et il a dit à messieu Gueuleton :

— Vous prétendez que vous avez besoin de pecuniaux pour vos travaux de bâtisse. Quoi donc que vous voulez faire de ces onze millions que vous avez de coin chez messieu le trésorier payeur vénérable et que ne vous rapportent quasi rien pendant que messieu le trésorier payeur vénérable s'en gonfle les boyes ?

Est-ce que vous feriez pas mieux de payer vos travaux avec ça et de dégrever la vinasse de dix francs par cempote ?

GNAFRON. — A ! le brave cavet ! Ah ! le chique gone ! Ah ! qu'il est donc loquent ! Dix francs par cempote ! deux sous par pot ! Chignol, je vas m'évanouir de jubilation ! Deux sous par pot ! Deux sous par...

GUIGNOL. — Mais vas-tu te taire, bigre d'ivrogne : te gueules là quasi plus fort que le lion de Bidet quand il appelle sa colombe ; laisse me donc finir.

GNAFRON. — Hardi, hardi, pêche-toi !

GUIGNOL. — Mais messieu Gueuleton s'est pas laissé tomber comme ça sans essayer son graud coup d'hanches ; si on m'ôte ma surtaxe, qu'il a répondu, je fais plus faire une journée de maçon : Ces onze millions là, ils sont mis de côté pour autre chose et ça me fait pas assez pour mes travaux. Voulez-vous que je fasse travailler le peuple, donnez-moi de monnaie. Et j'ai que la surtaxe de la vinasse pour ramyer des piastres, vous y savez mieux que moi.

Et vela mon Bessière quinet. Et ils étiont tous là qu'ouvrirent la gueule en admiration devant cette éloquence. Ah ! nom d'un rat, j'y as pas tenu et j'ai volé z'à la tribune.

— Qui que m'a fiché un cuchon de z'imbéciles de vote calibre, que je leur ai dit, avé de gestes superbes, comme quand messieu Brac de la Petrière plaide un procès pour n'un jésuite, pisque vous avez de besoin de z'escalins pour vos bâtisses, faut faire un emprunt, nom de nom !

GNAFRON. — Mais le z'intérêts ?

GUIGNOL. — Y ne coûteront jamais si cher que leur sacrée surtaxe sur la vinasse ; et c'est pas le pauvre ovrier que n'en souffrira le plus comme au jour d'aujourd'hui. Avec quelques centimes additionnels ne n'en verons la farce, et ceux-là qu'auront à y payer en doubteront tant seulement pas, et t'auras tes deux sous par litre, vieux t'ami, et tous les dix pots te n'en gagneras un !

GNAFRON. — Ah ! cûi là, je le boirai à ta santé ; mais quoi qu'il a rebriqué messieu Gueuleton ?

GUIGNOL. — Je voudrais bien assavoir qui qui oserait

rebriquer quand j'ai accommandé quelque chose. Il s'a vite recoché d'arnier ses lunettes et il a fait le mort. Alorse, l'assemblée a voté la suppression des surtaxes, l'emprunt, tout le tremblement, et les trente-deux conseillers qu'étaient là, tremblant comme de feuilles, ont levé la main comme les camarades. Alorse, ma vieille couane, te peux rigoler comme si ça y était.

GNAFRON. — Je veux ben rigoler, mais ça tardera petêtre encore quelque temps avant que le pepa Hugon me fasse c'tte diminution.

GUIGNOL. — Eh ben, si ça tarde trop, je prendrai ma tavelle, toi, te prendras ton tire-pied et nous irons un peu lantibardanner du côté de la maison de ville. Tant de conseillers nous rencontrons, tant de z'infusions de bois dur nous leur administrons. Te verras si au bout de quinze jours, trois semaines, te ne vois pas cette ques'ion à l'ordre du jour.

GNAFRON. — C'est ben une idée. Et si nous commençons de suite!

GUIGNOL. — Ah! non. Faut pas non plus leur faire de peine avant qu'ils ayent fait de sottises. Te peux ben leur donner à crédit pour jusqu'à la fin du mois!

GNAFRON. — Pas plus, alors!

GUIGNOL. — Pas plus. Ça z'y est. Et allons boire pot; te m'as seché le gorgosson à japiller du depis une heure, on dirait franc la grand'route de de Villefranche quand y fait de vent de bise.

GNAFRON. — Zou! chez le pepa Hugon. Il payera ben aussi son litre!

GUIGNOL ET GNAFRON.

## NOS CADETS

Salut à nos braves enfants.

Fusil au poing, sabre à la hanche,

Où vont-ils donc, clairons sonnants?

— Ils vont préparer la revanche.

Ils sont notre espoir, notre orgueil,

C'est l'aurore après les ténèbres.

Et la France quittant le deuil

Rejette ses voiles funèbres.

C'est qu'elle a vu dans l'avenir

Ses fiers enfants grandis en âge,

Marcher vaillants et revenir

Triomphants d'un combat sauvage.

Aguerris au contact du fer

Ils seront là, forts, héroïques,

Quand du canon luira l'éclair,

Signal des batailles épiques.

Enfants aimés, ce jeu vaillant

Fait le cœur fort, le corps stoïque

Et vous travaillez en jouant

Pour notre sainte République.

JEROME ROQUET.

## A NOS FRANGINS

DE GENÈVE

FRANGINS,

Vous nous prenez peut-être pour de basfouilleurs que ne savent pas ça qu'ils disent et vous vous imaginez que c'est de note faute si le beau concert que nous avions reganisé avé vous a tombé en bringue. Rien du tout. S'il y a ici de brouillons c'est pas les gones de-Lyon ni les sociétés musicales que vous ont fait signe.

Aussi, tous mes t'amis du Plateau, de la Guille, de Perrache, de Vaise, de Serin, des Brotteaux, de partout, quoi, m'ont chargé de vous faire leur commission. Velà ce que c'est:

Nous sommes et nous serons toujours vos frangins, parceque nous sommes tous de bons républicains et que vous avez été de bons zigs quand nous étions dans la misère et le malheur, et ça nous ne l'oublierons jamais.

C'est pour cette raison que note plus grand plaisir c'est quand nous pouvons nous réunir les uns chez les autres et boire ensemble à note santé et à la santé de nos deux chenusées républiques.

Nous comptons que ça allait se faire du coup cette fois. Tout était bien reganisé, prêt et monté en première pour signoler ensemble un grand concert qui aurait profité aux pauvres de Lyon et

qui nous aurait réunis pour faire la charité ensemble.

Il y a plus de quinze jours que les affiches étiont posées, que les billets étiont distribués, que les artistes étiont prévenus, que tout marchait sur des roulettes. Tous les Yonnais que vous aiment se frottiont les mains et n'y avait que les pointus que n'étiont pas contents.

Mais faut croire qu'il y en a de partout, des pointus, attendu que la veille du concert vous avez reçu une dépêche comme quoi fallait pas venir.

Pourquoi qu'on vous a envoyé cette dépêche? Qui là qui me le dira sera un rude malin.

Il y avait dedans que c'était pas prêt pour vous arrecevoir!

Allons donc! faut pas nous la faire, celle-là.

C'est pas les artistes que n'étiont pas prêt, ils aviont donné leurs programmes.

C'est pas le théâtre que n'était pas libre, il n'a pas voulu jouer ce jour là pour bien faire voir qu'il n'avait rien empêché.

C'est pas nous, nous étions partis pour vous attendre et vous faire honneur comme à des chenus représentants de la République suisse.

C'est pas le maire non plus, il y a plus de trois semaines qu'il avait signé pour autoriser sa musique municipale à se mettre de cette belle fête. Et puis, il n'avait pas à être prêt ou pas prêt, on lui réclamait de rien faire du tout et pas autre chose avec.

Alors, quoi donc!

Ça, on le saura jamais, mais ce qu'on sait c'est que la veille de la fête, juste la veille, pour pas vous laisser le temps de vous demander de z'explications, messieu le maire de Lyon a télégraphiqué à messieu vote maire et qu'il lui a dit que fallait pas que vous veniez.

Et au lieu de vous, nous avons eu ce beau tableau de messieu Gailleton que nous fesait la nique et que se crevait de rire en arregardant notre nez que s'allongeait.

Eh bien, frangins de la Suisse, faut pas nous en vouloir de c'tte sotise qu'on vous a faite, parceque nous en sommes encore plus en colère que vous.

Faut vous rappeler que nous sons vos grands t'amis, que nous sons des gones que connaissons la civilité et que nous mettons cette histoire de coin, faudra ben un jour qu'il y ait une explication là dessus.

Vous y avez si bien compris, que malgré les gones que s'amuse à vous télégraphiquer pour faire manquer notre fête, vous êtes venus un cuchon et que nous ons pu trinquer ensemble et nous faire peter la miaille.

Aussi, nous savons que nous en resterons pas moins bons amis, bons voisins et bons frangins.

Mais nous avons de z'excuses à vous envoyer pour la malhonnêteté qu'on vous a faite, et nous vous les envoyons quoique ça serait à d'autres à se charger de la commission.

Frangins de Genève, nous gardez pas rancune et croyez toujours à notre sincère amitié.

Jean GUIGNOL.

## PETITE BOURSE DE LA GRAND'COTE

Encore un jugement que va faire potin : seulement celui-là c'est le tribunal de commerce que l'a rendu. Voilà l'émission des Unions nouvelles qui est annulée.

Pauvre Bontoux, c'est encore pour augmenter le passif de ta faillite, et tes créanciers perdent le petit espoir qu'ils avaient de tirer quelques sous de ceux qui étaient débiteurs de l'Union pour cette superbe opération.

Décidément le Napoléon de la finance ressemble de plus en plus au Napoléon des Robert Macaire. Plus on regarde de près ses inventions financières, plus on trouve qu'elles se traduisent par « Je pose zéro et je retiens tout ». Zéro en caisse et toute la monnaie en sûreté là où les actionnaires et les créanciers n'iront pas la chercher, voilà le bilan.

Pas rigolo pour les gogos ce bilan-là.

Pendant ce temps la Bourse de Lyon se rouvre aux

opérations à terme. C'est le quinze de ce mois qu'on a pu recommencer à jouer cette petite partie de primes, reports et autres gentilleses qui s'est terminé par un si beau banco, il y a quelques mois.

Recommencera-t-on à faire des opérations de dix millions pour des capitalistes qui auront déposé quarante-cinq sous de couverture? Mesdames les cocottes auront-elles leur compte courant et verra-t-on figurer sur les carnets des agents de change cette petite note :

Vendu pour Camélia trois mille Unions.

Acheté pour Vadrouillette cinq mille Lyon-Loire.

J'ai idée que de quelque temps ça se calmera un peu. Mais peu à peu ça reviendra : c'était si agreste ce temps où, en une heure, les agents de change faisaient cent mille francs de courtage. Et puis on sait bien que quand ils ne peuvent pas payer leurs clients... eh bien, ils ne les paient pas. Ce n'est pas plus malin que ça.

CLAQUE-POSSE.

## CHRONIQUE DU POULAILLER

Houp là, les gones, ça z'y est. Le Crapo Bisco a obtenu l'autorisation d'aller faire marcher son essor chez d'autres bugnasses. Seulement les cavets du conseil menicipal à qui qu'il a monté le coup comme à de francs maboules qu'ils sont, n'a pas voulu que Crapo s'en aille comme un peteux. Guieu de guieu! ils lui z'ont fait un enterrement de parmière classe, et du mement que fallait le mener à Saint-Gravier, ils y ont mené notre Grand-Théâtre par la même occasion.

D'ailleurs, faut pas que ça vous étonne : messieu Gailleton et messieu Bouffier nous avions bien prévenus. Chaque fois qu'on leur disait que Crapo était franc une charipe que sampilait notre beau théâtre et se fichait en première du public, du conseil menicipal, et de la mairie aussi, ils répondaient inmanquablement : tachez moyen de le garder, parceque si vous lui faites de misère il s'en ira et après çui là, n'y en aura plus. Crapo ou rien du tout. Bisco ou la subvention ratiboisée. Et voilà pourquoi, peuple de Lyon, maintenant que t'as fichu la pelle au dos à Crapo, t'auras plus ni opéra, ni subvention.

Parceque messieu Gailleton qu'est un républicain libéral que veut toutes les libertés du peuple pourvu qu'on fasse rien que ça que lui convient, prétend que t'as de mauvaises habitudes théâtrales et que faut te les faire passer en te mettant au pain sec. Attrape ça, peuple de Lyon.

Oh! il ne t'y a pas envoyé dire. Il y a bajafé lui-même, parlant en personne au conseil menicipal.

S'agit pas, qu'il a jaspillé, s'agit pas de savoir si mon Crapo a perdu d'argent ou pas, c'est pas là la question. Il y a de mauvaises habitudes dans le public, et pisque ils ne veulent pas se corriger, je coupe les vivres. Je pourrais parfaitement faire rester Crapo pisque je le tiens par la monnaie. Je pourrais demain en trouver d'autres que viendront pour le même prix que lui et que feront parfaitement l'affaire des gones ; je pourrais même allonger encore de z'escalins pour augmenter la subvention et faire ici un théâtre plus chouette que jamais y n'y en a eu. Mais je veux pas. Ils me chambarde t mon Crasso, ils iront en pénitence et ils réfléchiront à quoi ça les mène d'avoir des mauvaises habitudes théâtrales, quand ils seront le bec dans l'eau, sans opéra, sans orchestre, sans ballet, dans la deuxième ville de France qui est la parmière du monde.

Et il s'est trouvé quatorze imbeciles au conseil menicipal pour dire à messieu Gailleton : Brigadier, vous avez raison. Faut ajouter que dans ces quatorze cavets, y a toute la mairie et tous les adjoints que font un chouette cuchon de maboules et qu'ont entraîné avec eusses une huitaine de z'innocents que s'imaginent qu'ils y voyent clair parce que ils arregardent par d'arnier les lunettes de leur maire.

Tout de même c'est rien rigolo de voir le maire et son Bouffier que votent quand ils font une demande au conseil. C'est quasi comme si les avocats y jugiont les procès qu'ils sortent de plaider. Et les t'amis Charles Gailleton et Bessière sont des chouettes gones parce qu'ils leur z'ont dit qu'ils étiont tous de saltimbanques et que c'est pas comme ça qu'on fait les affaires.

Parceque, te comprends Glaudius, pour ficher à la porte le Crapo Crasso, ils étiont tous d'accord, moyennant qu'ils lui feriont payer sa dédite, bien entendu. Mais ils n'entendiont pas que parce que Crapo s'abosait dans la piautre, fallait que tout s'abosât avec lui. Pisque il y avait une subvention qu'était votée, si un autre prenait au même prix, ils lui z'auriont quand même donné, bien contents de faire plaisir au peuple de Lyon et de lui dire : T'as eu affaire à n'un pillereau que t'a carotté depis le parmier jour jusqu'au d'arnier; il a mis de coin, un bon pognon (messieu Charles Gailleton a dit comme ça que ça s'appelait « faire Charlemagne »),

## Souscription

EN FAVEUR DES

## OUVRIERS DE LA BUIRE

L'ANCIEN GUIGNOL, fidèle à sa tradition de solidarité, vient en aide aux victimes du travail; il consacre donc en leur faveur le dixième de la vente de son 14<sup>e</sup> numéro.

Nous ouvrons également une liste de souscription et nous recueillerons les offrandes que nos lecteurs et amis voudront bien par notre intermédiaire, leur adresser.

## LE TIR

ET LES

## EMPLOYÉS PRUSSIENS A LYON

A tous les bozons, salutance, vous n'allez toujours bien les t'amis? vote embuni se tient bien d'aplomb et vos boyes se regalent-elles avé l'huile d'henri cinq?

Moi je vous dis que ça, les gones, si vous devinez pas le reste c'est que votre gingin se decanille et va en rabattant.

Vela ben huit jours que je sis franc mort. Nous sons allés avé le vieux au Stand yonnais; faut que je vous devide le patricot et tout le trafusoir que s'est manigancé à cet endroit que se tend.

Vous savez tous comme moi que gna z'a Lyon un tir qu'a z'été reganisé par les gones pour les faire deviendre aussi adroits que de singes, gna z'une grande sorciété que le derige et on a voulu me recevoir moi de cette sorciété que se tand.

Aussi, pas plustôt z'arrivé dans le Standage je n'entends de petarades, de crapitements, qu'y me semblait z'être au mement où les purschiens nous crachiont dessus leur bave de plomb; memement que les gones aviont mis un particuyer, en pâte, à trois cents mètres et y fesiont voler les plumes avé le chassapot, vrai, si ça n'avait z'été une des ces peaux de chagrins, y n'était roussi à tout coup.

Vela, les t'amis, une bonne estitution, se tendement; nos frangins les Suisses ont chez eusse c'tte reganisation depis de z'années et les cadets font de sordats un peu chouette.

C'est ça que nous faut à nous; tous les petiots que vont aux écoles laïques doivent aller au Stand, c'est comme ça que nous aurons de citoyens qu'auront pas besoin de rester sordats toute leur vie, le fusil est-y pas plus utile à apprendre que le catéchime et c'est-y pas tout jeunet qu'on apprend le mieux les exercisses, et au lieu de faire cinq ans, trois ans même, de service, on ferait plus qu'un an; gnaurait plus besoin de davantage pisque tous les jeunes gones, depis dix ans jusqu'à vingt ans, auriont z'apris le méquier de sordat. Vela qu'est pourtant bien dans la simplicerie et gn'a pas besoin d'être arcadémicien pour y comprendre.

Enfin, attendons encore, peut-être que nos délayés quand y seront fin gras trouveront la manière de faire le bonheur de ce benoît qu'y z'appellent populo!

Tout de même, les gones, faut pas que je vous passe sous la guibolle le gorgeon de joie que nous ons avallé à la sorciété du se tend, faut pas oublier que gn'avait z'une grande arréunion en l'honneur des frangins suisses. Vous savez ben, tous ces belins que deviont viendre au Grand-Thiâtre pour le concert, où tout n'était prêt, et que messieu Cayetton a remercié, on a jamais bien pu savoir pourquoi, peut être que ce gone là y n'est comme les roquets, quand y n'entend la musique ça le fait miauller.

Voui, les t'amis, c'est pour les frangins suisses qu'on a reganisé la fête, gna z'eu le parmier prix à la cible, c'est qu'y tirent bien les t'amis et si Gnafron n'avait pas eu l'habitude d'enlever le mille, les Yonnais étiont ratiboisés.

Mais le vieux on ne le gagne pas lui, y n'a vu peter le loup et y fait de miches qu'on dirait de pains de six livres.

C'est que c'est pas le tout, gna z'eu un banquet, mais un banquet ousque l'on torche et on liche; là, mes pauvres vieux, vous n'auriez équarquillé vos agnollets comme un miron que réfléchit dans les cendres, c'était à vous faire lever toutes les abaties en l'air.

Maginez-vous presque tous les Yonnais; la moiqué des Suisses, tous les Grenoblois, pis les gagas, tout St-Etienne quoi, s'étiont embandés pour fêter note frangine la Suisse, jamais de la vie des vies on s'était tant fait peter la miaille, Gnafron me disait que encore un coup comme çuila et y n'aura plus de pif, c'est vous dire si on s'est reliché le museau, et pis nous étions sans davant dimanche, toutes les cempotes étiont vides.

Gnavait z'un cuchon de parfaits, de sélateurs, de menistres, de généraux, exeleri, exelera.

Nous nous sons lichés le bec comme de véritables t'amis.

Ça que nous a le plus remuyé l'estôme, c'est quand nous ons bu au souvenir de septante, quand les braves suisses nous avions donné une si chenuse hospitalité.

C'était dans le malheur que nos t'amis nous ons montré ça que des peuples frangins peuvent faire, et tant que la France sera France et que Lyon aura un brin de souffle, nous dirons toujours: Vive les frangins suisses!

Voui, mes belins, au moment où le Purschien salopait et delapidait note pays, nous ons trouvé des amis que nous ont fait oublier un mement note grande douleur et aujourd'hui ça que nous demarcoure c'est de penser que ces purschiens sont chez nous encore plus que jamais.

Toutes les maisons de commerce de Lyon en sont emboconnées, y sont venus en rampant trouver nos negociants et se sont offerts à travailler à moiqué prix, en assurant que z'étiont de z'Alsaciens ou de Lorains; les commerçants n'ont pas même essayé de savoir s'y disiont vrai ou pas vrai, y fesiont à moiqué prix c'est tout ça que leur fallait.

Et dire que ça qu'arremplace le patriotisme c'est l'argent. Mais disez donc, messieurs les negociants ou commerçants, vous n'avez pas le droit d'avoir chez vous des pruschiens, nous voulons pas nous auter et si vous en occupez, vous êtes plus pruschiens qu'eusses. Nous dirons mieux que ça, vous êtes de misérables, prenez-y garde, nous savons partout où ils sont et les maisons que les gobergent, si vous les chassez pas de chez vous, si vous laissez empester note ville, nous vous montrerons au doigt, Français de carton, quand vous passerez, nous vous cracherons su le masque.

Z'enfants, nous vous dresserons une liste où nous collerons dessus le nom de tous les pruschiens et de leur patron qui sont à Lyon. A partir d'aujourd'hui nous recevons tous les renseignements qu'on voudra nous envoyer, oubliez pas le nom des patrons que sont plus coupables que les purschiens, race des Larbins.

C'est y pas l'abominaison des abominaisons. Nous ons aujourd'hui trois mille pauvres belins sans travail, tous de braves français qui ont du cœur au ventre, presque tous chargés de famille et pendant que ces pauvres t'amis se priveront et se feront de mauvais sanque, gnaura de Purschiens que ricane-

ront d'eusses dans leur barbe et que chiqueront leur pain. Ah! ben non alors, jamais de la vie, je leur z'y fourrerai plutôt une tavelle dans le corgnollon et un bourron de pège dans l'as de pique.

Allons les t'amis, j'attends les noms de ceusses que vous connaissez, nous vous ferons relicher la liste aussitôt finie.

Je vous becquotte les agnollets.

GUIGNOL.

## LES POMPIERS DE LA GUILLOTIÈRE

(AIR CONNU)

Quand nos bons pompiers vont à l'incendie,  
Pleins d'un noble ardeur, faut les admirer;  
En quatre heur's de temps, vit' ça s'expédie,

Et faut pas blaguer,  
Ils n'mettent pas plus pour s'amener.

Zim lai la, zim lai la  
Ils ne se pressent guère,  
Zim lai la, zim lai la  
Les pompiers d'Pitrat.

Jamais nos pompiers ne manqu'ront d'ouvrage,  
Ils auront toujours des feux à soigner,  
Quand ils n'en ont pas, ils n'perd'nt pas courage,

Et sans plus se gêner  
Ils en allument pour s'occuper

Zim lai la, zim lai la  
Ils font d'bell's affaires,  
Zim lai la, zim lai la  
Les pompiers d'Pitrat.

Quand leurs pomp's à bras sont d'un vieux modèle,  
Ils ont un moyeu d'les renouveler,  
Ils la mèn't au feu, puis s'en vont sans elle

Pour la réparer  
Ils s'content'nt de la faire brûler.

Zim lai la, zim lai la  
Ils sav'nt fort bien faire,  
Zim lai la, zim lai la  
Les pompiers d'Pitrat.

## POMPES &amp; POMPIERS

REFLEXIONS DE GUIGNOL ET DE GNAFRON

GNAFRON. — Eh ben, mon pauvre Chignol, n'en vela encore une que vient de nous arriver!

GUIGNOL. — M'en parle pas. Quand on voit petafiner comme ça, en une heure de temps, de z'usines insemblables, ça vous fiche un coup dans l'estome comme si qu'on avait envalé le bocon.

GNAFRON. — Non! c'est pas Guleu possible. C'tte Buire qu'était si chouette le matin, que faisait travailler tant de gones qu'étiont là à leurs pièces et que gagniont d'argent à tenant, dire que maintenant que le feu y a passé, c'a été balyé comme avé un coire.

GUIGNOL. — Eh! nom de nom, ça pas tout été sampillé. Il en reste bien encore un bon morceau pour faire prendre patience aux ovriers et attendre que le restant soye raccommodé.

GNAFRON. — Toujours y a que, pendant quelques mois, ceusses qu'étiont dans le z'ajustages, le tournissages, le forages, le z'épointages vont se brosser le ventre avé un panier. Y peuvent cependant pas tourner le fer avé les pouces.

GUIGNOL. — Que t'es bugnasse? Te bajaflles là comme si que je t'avais dit que les frangins seront pas plus embêtés que si il y avait pas eu d'incendie. Je sais bien qu'y aura encore trop de misère pour le pauvre monde, mais enfin c'est pas tout fichu comme les gens y disiont dans le parmier mement.

GNAFRON. — Et puis nos dépotés ont eu l'air de se triboler un petit peu, quand ils ont su que la Buire avait flambé et n'y aura de secours parceque le z'ami Lagrange a fait comprendre à tous les malins de la députaison que fallait ben faire quelque chose pour les Yonnais que sont les parmiers pour soutenir notre chenuse République; et que ne fait pas que la chenuse République oublie ses meilleurs frangins quand ils sont emborbassés dans la piautre.

GUIGNOL. — Et nous ons aussi de suscriptions bien canantes que font pas jusqu'à présent de grandes masses de yards, mais qu'n'en feront si y a pas moyen de donner de travail à ces pauvres t'amis. Parceque, vois tu, Gnafron, quand il y a de la vraie misère et qu'on toque à la porte des gones de Lyon, y a toujours quelque chose à n'en tirer. Y sont pas riches, les ca-

nuts, mais quand y z'ont un bon troque de pain n'y en a toujours une lèche pour les pauvres malheureux.

GNAFRON. — Ah ! ça, c'est une grande vérité. Seulement, mon vieux Chignol, au lieu de tant s'occuper de secourir ceux que sont dans le gaillot, vaudrait peut-être mieux s'inquiéter qu'ils y tombent pas une autre fois.

GUIGNOL. — Quoi encore que te vas me rebriquer.

GNAFRON. — Eh ben, si y il n'y avait pas tant de z'incendies si conséquents, n'y aurait pas tant de z'incendies.

GUIGNOL. — Te peux cependant pas faire de règlements pour empêcher de z'imbéciles de ficher le feu par bugnasserie et par imprudence.

GNAFRON. — Non. Mais est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'en faire un pour que les pompes et les pompiers y marchent un peu mieux.

GUIGNOL. — Ah ! c'tte fois, t'as mis dans le mille, faut avouer que pour la seconde ville de France, nous ons de pompes et de pompiers que ne nous font pas honneur.

GNAFRON. — Ça fait trembler, nom d'un rat, toujours y z'arrivent en retard, quand c'est fini, toujours y sont comme de melachons à l'entour de leurs pompes, toujours y font peter leurs boyaux, crever leurs pistons, petafiner leurs robinets ; une fois, y fichent le feu à n'un théâtre oùsqu'ils logent pour mieux le soigner, une autre fois, pas plus tard qu'avant z'hier, y brulent leurs pompes, ça fait trembler, je te dis.

GUIGNOL. — Tout de même, c'est un peu fort, ça, des pompiers que brulent leurs pompes ! Jamais je crois que j'en avons entendu raconter une si belle que celle-là.

D'avoir fichu le feu aux Célestins, mon Dieu, y z'étaient un peu bus, vu qu'y z'avaient enterré un t'ami, alors, avé une pipe ou une camouffle, c'est bien vite fait de flamber une paillasse. Mais, nom de nom, partir pour éteindre le feu et trouver le moyen de faire un feu de joie avé la pompe, non, il n'y a qu'à Lyon qu'on voit de z'aventures insemblables. J'en suis encore tout bleu.

GNAFRON. — Si encore n'y avait là, pour les mener, de gones que soyent d'aplomb. Mais y a à la tête un t'ami que s'imagine que pour être bon pompier faut pomper tout le temps. Alors, te comprends, à force d'arroser son piston, il le mouille trop, ça l'alourdit et y manque de légèreté quand faut s'amener à la course.

GUIGNOL. — Oh ! à la course, ... y s'est jamais pressé tant que ça. Te t'arrappelles ben pour l'incendie des Célestins, eh ben, quand c'était tout feni, que tout était délavé, abimé, pillaudré par le feu, et qu'il ne restait plus rien que les quatre murs, alors, si t'avais vitré du côté de la rue des Zarchers, t'aurais vu ce t'ami que s'amenait tout plan plan avé de belles pantouffes, un beau képi à galons et une belle canne. Alors, comme il s'a aperçu que n'y avait plus besoin de lui, vu que n'y avait plus rien z'à bruler, il s'est dit : Nom de nom, on me dérange toujours quand ce n'est plus nécessaire, et il est allé se coucher, content comme un bozon qui va se faire faire une façon.

GNAFRON. — Mais alors, s'il est si cavet que ça, faut le changer, nom de nom !

GUIGNOL. — Oh ! c'est pas encore ça que servira de grand'chose. Vois-tu, Gnafron, ce que ne vaut rien, c'est notre système de pompiers, tant que ça marchera comme ça marche, y ne feront jamais que de bouzillage, et tout Lyon finira par brûler comme de picarlatés.

GNAFRON. — Ils sont cependant bien canants, ces gones de pompiers que travaillent quand y sont au feu comme de vrais enragés, et que se dévouent pour aller z'au danger comme s'ils n'étaient pas tous des pères de famille qu'ont de fenons et de petiots à nourrir. C'est pas leur faute s'y sont un petit peu bugnasses.

GUIGNOL. — C'est pas qu'y soyent bugnasses. Y le sont pas tant que te crois. Mais de gones qu'ont chiné toute la sainte journée, et que sont encore sur pied toute la nuit, c'est ça que ça ôte la rapidité des guibolles et que fatigue les commodés, quand faut ramyer le balancier pendant des cinq, six heures d'horloge, et des fois davantage.

GNAFRON. — Et dire que pour faire ce métier de chien, on leur donne trois cents pauvres battants z'en un an et pas un radis avec.

GUIGNOL. — En ben, ça encore, ça serait rien du tout, parce que quand on demande aux gones de Lyon de faire voir s'ils ont de cœur et d'âme, on est bien sûr qu'ils tiendront tât, et que n'y aura rien du tout que leur fera faire Phelippe. Mais t'aurais ben les

meilleurs ovriers regrolleurs que soyent en Urope, si te ne les entretiens pas de bon ligneux, de bon cuir de vache, de bons tire-pied, de bonnes alènes, y te feront que de racommodage de bave et te seras pas long à perdre ta réputation de parmier regrolleur de Lyon et de la France, pas vrai ?

Eh bien, dans la pompe c'est comme dans le regrolage, faut de z'outils pour faire de bonne ouvrage.

GNAFRON. — Oh, ça c'est envoyé. Oui, Chignol, te parles comme un avocat loquent. C'est z'une abomination de voir qu'à Lyon, quand le feu se met quelque part, faut courir de partout pour trouver d'abord z'un avertisseur. Puis, quand z'on l'a trouvé, au bout d'une heure, faut qu'il sonne la trompette. Alors, les pompiers se lèvent tout plan plan, mettent leurs souyers, chaussent leurs quilottes, leur veste, leur casque, enfin, ils font un bout de toilette, ils embrassent leur fenon que leur dit avé de z'yeux en colisse : Oh ! vilain m'chant ! que me laisse m'arrefroidir toute seule dans mon pucier ! Et puis, enfin, les vela partis sans seulement savoir au juste ousque le feu est.

Et pour les pompes, on les a bien, mais on n'a pas de chivaux pour les trainer. Alors faut z'aller n'en emprunter à la garnison de cavalerie, que ne sont pas prêts, qu'ont pas feni leur avoine, exceleri, excelera ; et vela pourquoi quand y a un incendie z'a huit heures du soir, faut être bien content quand la pompe à vapeur z'arrive à huit heures du matin.

GUIGNOL. — Aussi, vois-tu, Gnafron, je ne veux plus que ça se passe comme ça. J'en ai z'assez. Je veux pas que les gens de tous les pays continuent à se ficher des pompiers de Lyon et les prennent pour des cavets, quand il n'y a de cavets que les conseyers menicipaux qui ont du depis plus d'un an, un grand projet de réformes, superbe, magnifique, que nous donnerait le plus beau système de pompiers de l'Urope et de l'Amérique, et que personne n'en parle plus depis que le rapport est fait, pas plus que si on n'en avait jamais eu connaissance.

GNAFRON. — Mais c'est ben vrai, ça. C'était le t'ami Thiers qu'était chargé de faire ce rapport.

GUIGNOL. — Comme t'y dis. Eh ben, croirais-tu que nos maboules que trouvent bien de temps devant ensses, quand il faut sampiller notre grand théâtre, n'ont pas encore eu le temps d'arregarder ça, qu'intéresse tant la ville et les particuyers !

GNAFRON. — C'est tout simplement z'une horreur.

GUIGNOL. — Mais ça commence à me délavorer. Si tout par un coup, je prends ma tavelle, gare de devant. Ah ! ils veulent pas s'occuper des boyaux de pompe, eh ben c'est moi que je me charge de leur remuyer les boyes du menillon. Attends mement.

GNAFRON. — Eh ben, nous pouvons en attendant attendre un mement chez le pepa Hugon.

GUIGNOL. — Ça z'y est, comme ça, ça sera toujours question de pomper.

GUIGNOL ET GNAFRON.

JEAN GUIGNOL  
ET LA

## COMMISSION DES TRENTÉ

Frangins canuts, taffetaquiers, ourdisseurs, veloutiers exceleri, excelera, vous avez vitré une affiche rouge que vous convoque tous à la Rotonde pour le samedi 27 de mai.

Ceux que veulent vous faire aller là-bas, c'est les trente délayés de l'estrade des musiciens qu'ont fait de si belles affaires à la mairie et partout, et que prétendent que faut leur z'abouler un million ou bien plus payer d'impôts ni de porpiétaux du depuis le Gourguillon jusqu'à la Croix-Rousse.

Y prétendent aussi que nous autres tous, canezards, qui les traitons d'imbéciles et de z'intrigants qui se mêlent de ça que nous regarde tous excepté eusses, nous sons des gens officiels, comme que dirait des gens dans la police.

Jean Guignol dans les urbains, nom d'un rat, ça ne se serait jamais vu !

Eh bien, canezards mes frangins, il faut leur montrer à ces gones que vous n'avez pas peur d'aller les arregarder de près, même dans leur réunion et qu'à la Rotonde comme à la Croix-Rousse vous êtes dix grands ils ne sont qu'un, et que vous n'avez besoin des millions de parsonne quand vous voudrez faire la lutte des tarifs contre un patron, tant malin et tant riche soit-il.

Aussi, venez tous à la Rotonde, tant que vous serez ; plus vous viendrez, mieux ça vaudra ; et

c'tte fois, Jean Guignol s'expliquera en première avec les malins de l'estrade des musiciens, que sont de tous les corps d'état, même de ceux qui ne font rien, sauf du corps d'état des canuts.

C'est donc bien entendu, samedi 37, à la Rotonde, et une fois là, nous ne nous laisserons pas monter le coup, te pas les gones !

Jean GUIGNOL.

## CHRONIQUE DU POULAILLER

Eh ben, les t'amis, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais du depuis que j'entends les gens que quinchent comme de z'enragés contre nos cavets de conseyers menicipaux, je m'imagine que les oreilles doivent leur corner à ces belins que nous ont si habilement emborbassé notre Grand-Théâtre dans n'un chouette gaillot : le gaillot du pepa Gailleton.

Vrai, c'est de partout que je vois crier les uns, pleurer les autres, rager tout le monde. Tout ça que vivait du Grand-Théâtre, les musiciens, les choristes, les machinistes, les costumiers, les marchands, les hôteliers, les cafetiers, les restaurateurs, tout, tout gueule comme de petits moigniaux que s'aperçoivent que vont crever de faim, et pendant ce temps là tous les bonaparteux, tous les orléanisses, tous les légitimards, tous les calotins sont là que se font de bon sang et que repètent sur tous les tons :

« Veyez-vous, marquis, fallait avoir cette sacrée saloperie de République pour supprimer rasibus ça que faisait l'honneur des Yonnais, et qu'on avait toujours arrespecté jusqu'à cette heure ! »

Et pis le marquis Peteret que rebrique :

« Comment voulez-vous, vidame de saint Cucufin, qu'il en soye autrement avé de mœurs démocratiques. C'est le commencement, vidame, vous verrez bientôt l'orgie que va se débarouler, et ça fera frémir les boyes de nos nobles ancêtres que sont déjà à Saint-Gravier ! »

Et voilà ce que vous pouvez entendre, tas de cavets menicipaux, du depis la place Bellecour jusqu'en Perrache, en passant par la rue Ste-Hélène, et tout ça, à force d'y répéter, on finit par y faire accroire à des benotts que n'y voient pas plus loin que le bout du nez de leurs grands chabraques de fenons, et à qui est-ce que ça finit par faire du tort, dites, malins ?

Ça finit par donner mauvaise réputation à notre chère colombe république que vous déguisez en oiseau sauvage et que vous devriez faire aimer de tout le monde et aussi faire voir à tout le monde qu'elle est bonne fille, qu'elle fait du tort à personne et qu'elle est aussi capable que la royauté et l'empire pour donner de z'agréments chouettes à ceux qu'ont l'honneur d'être dans la seconde ville de France que devrait être la parmière du monde.

Quant à dire que comme ça vous fesez de z'économies, vous savez, faut pas nous la faire envaler celle-là, elle ne passe pas par le gorgosson.

De z'économies ! mais trois cent mille battants, que vous allez regagner d'un côté, vous les perdez de l'autre, tas de benonis. Vous les perdez rien que par le rendement des octrois que travaillent fort quand le grand-opéra attire de z'étrangers à Lyon. Vous avez donc peur d'attirer le monde ici ? Vous trouvez donc qu'il nous en vient trop ?

Et puis, c'est pas ça, le Grand-Théâtre faisait quasi cent mille battants de droit des pauvres, ça ça passait à l'assistance publique et ça n'était pas sans besoin. Où donc que vous allez les prendre, à c'tte heure, ces cent mille battants ? Faudra ben les aggriper de quelque part. Alors, si c'est pour nous repiger d'un côté ça que vous nous faites cadeau d'un autre côté, vaut pas la peine ; surtout quand cette belle genérosité fiche sur le pavé un tas de pauvres frangins que n'avaient que c'tte boîte à musique pour pas crever de faim et que vont pouvoir maintenant se serrer le ventre pour un mement.

C'est pour ça que c'est une abomination d'avoir manigancé, ric rac, le coup de chien de la suppression de la surbvention, attendu qu'elle était votée et qu'il n'y avait qu'à nous changer Crapo-Bisco que nous emmiellait ; ou, si on voulait pas qu'il cesse de faire l'ornement de Lyon, il n'y avait qu'à lui garder les pécuniaux de son cautionnement et à lui dire : Toi te vas tâcher moyen de marcher droit où te vas voir si nous te ficherons à l'amende.

Mais messieu Gailleton trouve que nous ons de si mauvaises habitudes théâtrales que ça lui fait mal aux cœur à ce chéri, et qu'il va nous soigner c'tte maladie avé de z'onguents en première.

Va, m'n ami, profite pendant que tu n'y es, fais de gognandises, fais de tyrannies, emmielle bien les gones de Lyon, donne leur ben de leçons de politesse et de bonne induction

ça leur servira et à toi aussi. Mais tout ça, ça se retrouvera et nous réglerons ben notre compte un jour ou l'autre. Nous te demanderons alors si t'es note commis ou ben si t'es l'empereur de la Chine que faut que tous les chinois s'aboyent dans la piautre quand il passe, en sorte qu'il leur voit leur boule du monde avant de pouvoir vitrer leur figure.

Nous sons pas des Chinois, ici, nous sons des Yonnais, et voilà plus de cent ans que nous ons le plus chic théâtre de z'opéra que loge au monde après la grande académie nationale de musique de Paris. T'as déjà essayé de nous le sam-piller avé ton Bisco et d'y faire arresssembler au grand-opéra de Venissieux. Alors nous ons dit : minute, c'est pas comme ça que te vas nous chiper notre beau théâtre lyrique pour en faire une ménagerie de chiens savants quasi aussi sauteurs que toi ! Te t'en ferais bien peter l'embuni !

Va, mon cavet, te nous reverras avec un beau théâtre et une troupe d'opéra, comme ça convient pour une belle ville comme la nôtre et c'est petêtre toi que changeras le parmier d'idée et que nous abouleras ce que faut pour que ça puisse rouler en première. Mais t'auras beau virer, tourner et faire la girouette, te sais, nous t'y pardonnerons pas : parce que c'est un coup de méchanceté que t'as voulu nous faire, et ça c'est pas de z'imprudence, de bugnasserie, d'imbécilité, enfin tout ça que se pardonne, parce que quand on est cavet, on n'en peut pas davantage. Ça c'est de malice, de mauvaise tête, d'entêtement, et d'insolence du commis contre le patron Et je t'y redis, commis, ça c'est écrit sur ton livret et avé de bonne encre, as pas peur.

Allons, Glaudius, laissons un peu de côté ça que me fait de bile et m'en fait japiller plus long que j'en veux dire, et occupons-nous un petit peu de la fin de l'essor du pepa Bisco.

Aux Célestins, c'est avec les Rantzau qu'il termine son affaire. T'as vu jouer *Roméo et Juliette*, au Grand-Théâtre, du temps qu'on y jouait d'opéra, eh ben, mon pauvre Glaudius, magine-toi que ces Rantzau c'est tout de Roméos et de Juliettes que sont fils de deux frères que s'en veulent à mort et que se mangeront le nez s'ils pouvoient. Et à feurce d'être malades et d'avoir envie de se faire peter la miaille comme deux pigeons-tourtereaux qu'ils sont, ils fenissent par attendre leurs farouches pepas et y se marient bien contents, pendant que les deux vieux redeviennent l'amis comme Crapo Bisco et messieu Bouffier. Zuze !

Comme n'y a que ça dans c'te pièce, rien que de z'histoires que les vieux racontent pour faire voir que, eusses, ils ont raison de délavorer, rien que de z'histoires des jeunes pour faire voir que, eusses, ils ont encore mieux raison de

vouloir se coquer, ça finit par devenir un petit peu bassin c'te aventure d'Alsaciens que redisent toujours le même refrain.

C'est comme l'*Ami Fritz* qu'a été fait par les mêmes individus que les Rantzau et qu'était plein de gens que ne fiesont que bouffer tout le temps ; ça amusait un petit moment de les voir manger la soupe mais ensuite on aurait préféré autre chose.

On dit qu'à Paris n'y a rien de beau comme c'te pièce, parce que c'est pas possible de la voir jouer mieux que ça. Y a là quelques gones que sont épatants. Et tous les grands journalistes qu'ont vu ça, ils ont tous dit la même chose ; si c'était pas joué par de malins comme ça, ça serait embêtant comme un discours de M. Chesnelong.

Alors te comprends, avé nos mamis d'ici, c'est plus approchant d'un bassin que d'une rigolade. Chambéry fait le rôle de Coquelin, mais y peut pas piger avec ce malin, c'est évident. Il fait ben ça qu'il peut, mais y a la différence entre eusses d'un qu'est comique et d'un que fait des grimaces ! C'est pas précisément la même chose.

Et puis le frangin Bouyer qui a pigé le rôle de messieu Got et que n'est pas à son aise là-dedans comme quand il joue le Bossu ou ses autres chouettes drames que nous remuent le fège et le gigier dans le bedon quand il crie : « Si tu ne vas pas à Lagardère, Lagardère ira z'a toi ! »

Et puis Gerber qu'a aussi ramassé là pour finir la saison un rôle de frère-canule qu'est pas précisément rigolo.

Mais enfin, ces trois là font tout ça qu'ils sont capables de faire ; et comme c'est trois gones que ne sont pas de z'imbéciles, ils tiennent tati bien suffisamment.

Mais le reste ! Oh là là !

La mère Renard que se déguise en alsacienne, — tais-toi mon cœur ! — La colombe Carina que se déguise aussi en alsacienne et que marche en boson rempli d'innocence ou bien en boson qu'aurait de cors aux pieds, — tais-toi z'encor mon cœur ! — et la colombe Vallée, une nouvelle que fera pas de vieux os ici, et que s'a déguisée pour la circonstance en un belin que serait bossu et que se met de robes roses à buyons, quand elle a une maladie que la conduit aux portes du cimetière et qu'elle est en train de claquer poitrine d'amour ! — Oh ! non, non, non, retais-toi encor un moment, mon cœur, mon pauvre cœur !

Et puis ce vieux l'ami Fillon qu'est revendu et que s'est mis, comme un brave, à jouer le rôle que messieu Maubant joue à Paris ! Eh ben, c'est rien de l'aplomb, ça. Pourquoi pas tout de suite débiter dans *Guillaume Tell* avé des ut de poitrine comme Delabranche ?

Enfin, pour finir, finalement, ce dernier coup d'essor ne

dépense pas trop les brillantes z'opérations de notre parmier théâtre municipal de drame et de comédie. C'est pas encore lui que nous fera regretter Bisco et ses superbe représentations des Célestins que devaient tant nous épater qu'au bout de cinq ans (c'est lui qui y disait dans ses affiches quand il est viendu), nous nous cramponnerions après lui pour lui dire : Oh ! Crapo, reste encore quelque temps avé les gones de Lyon que t'aiment comme un père et un modèle de dire-queteur !

N'y a pas cinq ans que nous ons le plaisir d'avoir fait connaissance avé sa binette, mais ça fait rien, l'amitié y est quand même. Nous sommes emmiellés tout plein de le voir décaniller, ce chéri ; c'est pas précisément parce qu'il décanille, mais c'est parce que nos cavets du conseil lui ont rendu sa monnaie. — Ah ! c'est moi que je l'aurais pas lâchée !

POLYTE DU PLATEAU.

## GOGNANDISES

La femme est l'opposé de la nature.

Plus on étudie cette dernière, plus on l'admire, plus on l'aime.

Plus on observe la femme, plus on est sur le point de la détester.

Quelle différence y a-t-il entre les champignons et les huissiers ?

Il n'y en a pas.

Parce qu'ils poussent tous aux frais.

On pourrait dire de beaucoup de canuses coquettes qu'elles soignent mieux l'émail de leurs dents que les mailles de leur remise.

Un moine était à jeun et chantait faussement un air religieux à longue kirieille :

Ces lapsus de larynx s'expliquent aisément : Chantre affamé n'a pas d'oreille.

## PETITE POSTE DU GOURGUILLON

F. F. F. — Oh ! Fifi, c'est de pornographie ça ; va t'en vite y porter à la boutique où on travaille c'te chenuse matière. Ouste !

Agénor. — Fiche-moi donc la paix avec tes histoires de cocottes et de m... essieurs. J'y laisse tout nager ensemble dans la même borbasse. As pas peur, ils veulent pas s'y noyer.

Le Gérant : JUSTIN FERROUILLON.

Lyon. — Imprimerie A. PASTEL, petite rue de Cuire, 10.

## PASTILLES INDIENNES

Du Docteur WILSON

Souveraines contre la Grippe, la Toux opiniâtre, convulsive ou quinteuse, la Coqueluche, le Catarrhe pulmonaire, les Bronchites aiguës ou chroniques, la Phtisie et les affections du Larynx. — DÉPOT GÉNÉRAL : Pharmacie Léon Bertrand, 55, place de la République, Lyon ; pharmacie Saint-Pothin, rue Bugeaud, 21, Lyon ; pharmacie Centrale de France et pharmacie Bruaire, 60, rue St-Georges. Pharmacie Moderne à St-Etienne ; pharmacie Chaterousse, place Grenette, à Grenoble. Détail dans toutes les Pharmacies.

## AVIS

La Société LES LAITIÉRIES DU RHONE voulant éviter toute équivoque, a l'honneur d'informer MM. les Consommateurs que le beurre extra-fin, genre Isigny, ainsi que les beurres de table, sont comme tous les produits garantis par elle, revêtus de sa marque.

Il n'y a pas jusqu'aux œufs frais qui ne portent sur la coquille l'estampille :

Laiteries du Rhône

## M<sup>ME</sup> ANTONIA

CÉLÈBRE SOMNAMBULE

2, rue Childeberi, au 2<sup>e</sup> étage  
Cabinet de 1 h. à 5 h.

### BIBLIOGRAPHIE

La Librairie française, 15, rue Malesherbes, à Lyon, si connue par sa publication de la *France illustrée*, de Malte-Brun, vient de commencer les *Mémoires* de M. Claude, l'ancien chef de la sûreté sous le second empire.

Cette importante publication, qui commence au sincère coup d'Etat pour se terminer après la Commune comprend donc l'histoire secrète tant politique que judiciaire de ces vingt années qui commencèrent par un crime pour se terminer dans la boue de Sedan et dans le sang des fédérés de 1871.

Pendant 20 ans, Monsieur Claude, le policier sans rival, a tout vu, tout su, tout retenu ; c'est le résultat de ces vingt années d'observations que la Librairie française publie aujourd'hui :

Les éditeurs ont eu le soin de faire authographier les pièces les plus importantes ! impossible de nier l'authenticité de ces mémoires.

La publication des *Mémoires* de M. Claude comprendra environ 40 séries ; chaque série coûte 75 centimes à domicile ; il paraît deux séries par mois. (Rien à payer d'avance.)

Chaque souscripteur recevra gratuitement, comme prime, deux magnifiques tableaux oléographiques, montés sur toile, cadres dorés, mesurant 65 cent. sur 48 cent. d'une valeur de 15 fr. chacun. Le premier tableau est remis à la 20<sup>e</sup> série et le second à la 40<sup>e</sup> série.

S'adresser à la Librairie Française, 15 rue Malesherbes à Lyon, ou à ses représentants : Saint-Etienne, même librairie, 29, rue de la Montat ; Lons-le-Saunier, M. Chamblat, libraire, rue Neuve ; Bourg, M. Pierre Pochon, 11, rue Samaritaine ; Saint-Claude, M. Delacroix Guichard, 66, rue du Pré ; Oyonnax, hôtel Varin ; Annonay, M. Servonnay, 13, rue du Rhône.

Les deux premières séries sont envoyées franco, comme spécimen, contre 1 fr. 50 en timbres-poste.

6695 — 22 ma

## TRAMWAYS ET OMNIBUS DE LYON

AFFICHAGE DANS LES DIVERSES VOITURES  
Bureaux et Echoppes de la Compagnie

S'ADRESSER POUR TRAITER  
A l'Agence de Publicité V. FOURNIER. LYON  
14, rue Confort, 14

Depuis le lundi 22 mai courant, les Actions de la Compagnie parisienne de voitures L'URBAINE sont admises à la Cote officielle de la Bourse de Paris.

A partir du 1<sup>er</sup> juin prochain, la Compagnie publiera chaque mois le tableau des recettes de l'exploitation.

### RENSEIGNEMENTS FINANCIERS

Le succès qu'obtient l'émission des actions nouvelles de la Compagnie parisienne de voitures L'URBAINE est considérée comme le présage de la reprise des affaires.

### G<sup>o</sup> HOTEL DE BELLECOUR

Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE PREMIER ORDRE

Pour Diners de Noces et Repas de Corps

Contre Anémie, Chlorose, Manque d'appétit, mauvaises Digestions, Convalescence prolongée

## VIN BERTRAND

A base de Quinquina, de Café et d'extrait de Malt

Le seul apéritif, le seul fortifiant, le seul fébrifuge, le seul reconstituant les forces épuisées, soit par le travail, soit par la maladie, soit pour tout autre cause débilitante, dissimulant parfaitement, sous un goût exquis, la saveur amère des substances médicamenteuses qui en font la base principale, tout en conservant leurs principes actifs. Reconnu par le corps médical tout entier comme le plus efficace. — Prix de la bouteille : 5 fr. Expédition à partir de deux bouteilles contre timbres ou mandat-poste de 10 fr.

ENTREPOT GÉNÉRAL, PHARMACIE BERTRAND, PLACE DE LA RÉPUBLIQUE, 55, LYON.

DÉTAIL : Pharm. MAZADE et DALOZ, rue d'Algérie, 14 ; pharm. St-Pothin, rue Bugeaud, 21 ; pharm. BASSET, rue St-Alexandre, à Saint-Just ; pharm. BOISSONNET, c. de Brosses. — A Grenoble, pharm. CHATROUSSE et MALCEL. — A Saint-Etienne, pharm. SEIGLE, rue Foy, 4, et dans toutes les bonnes pharmacies.